Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 9

Rubrik: [Impressum]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

1re Année - No 9 - 1er Janvier 1902

La Musique en Suisse

ORGANE de la SUISSE FRANÇAISE

Paraissant le 1er & le 15 de chaque Mois

Abonnement d'un An : Suisse 6 francs, Étranger 7 francs

Rédacteur en Chef :
E. JAQUES-DALCROZE
Cité 20 - Genève

Éditeurs-Administrateurs :
DELACHAUX & NIESTLÉ, à Neuchâtel
W. SANDOZ, éditeur de musique, à Neuchâtel

KÉRIM

d'Alfred Bruneau.

Etude analytique et critique.

La maison Choudens vient de publier une nouvelle édition de *Kérim*, le premier drame lyrique de M. Alfred Bruneau. Cette réimpression arrive à son heure. En effet, le tirage original se trouvant complètement épuisé, il était presque impossible de se procurer cette partition qui signala les débuts au théâtre du puissant musicien qui, en moins de quinze ans, a conquis de haute lutte sa place à la tête des compositeurs dramatiques de l'heure actuelle.

Il est intéressant de lire, aujourd'hui, après le *Rêve* et l'*Attaque du moulin*, après *Messidor* et l'*Ouragan*, l'ouvrage d'essai du musicien, alors inconnu, qui bientôt, brisant les anciens moules, allait infuser un sang rajeuni à l'opéra français et lui ouvrir, avec la collaboration précieuse de l'illustre auteur des Rougon-Macquart, une voie nouvelle vers plus d'Humanité et de Vérité.

L'étude de *Kérim* n'est pas inutile pour l'histoire du développement intellectuel et artistique d'Alfred Bruneau.

Kérim fut joué au théâtre du Château-d'Eau en mai 1887, pendant une des éphémères tentatives lyriques des frères Milliaud. L'interprétation, des plus médiocres, n'était pas faite pour mettre en valeur les jolies choses de l'ouvrage dont les tendances avancées furent mal accueillies par la plupart des critiques.

Le livret de *Kérim*, entièrement de fantaisie, ne pouvait en rien laisser prévoir le choix que le compositeur devait faire, dans la suite, de sujets exclusivement pris dans la réalité de notre vie moderne.

Le poème, dû à la collaboration de M. Henri Lavedan, — qui, depuis, tout comme Bruneau, a fait son chemin par le monde, — et de M. Paul Milliet, est tiré d'une poétique légende orientale dont voici l'argument :

Il y avait à Beyrouth, en Syrie, un émir qui était très triste parce qu'il s'était pris d'amour, sans espoir, pour une belle jeune fille inconnue dont jamais il n'avait pu ressaisir la trace. Et comme il reposait, elle lui apparut et lui dit :

— Pour me mériter, apporte-moi un collier de perles d'un orient merveilleux.... Va, marche à travers les douleurs, tâche de trouver des larmes pures, sincères, épanchées par un cœur souffrant, et pour toi seul elles se changeront aussitôt en perles. Ce sont celles-là que je veux. Pas d'autres.

Et longtemps l'émir parcourut ses Etats en quête de larmes. Mais jamais il n'en découvrit de sincères ni de pures. Et un soir étant rentré seul dans son grand palais, il se prit la tête dans les mains et il éclata en sanglots, désespéré.

Alors il se fit une grande lumière, et comme ses larmes roulaient entre ses doigts, changées en grosses perles blanches, elle lui apparut resplendissante et elle lui dit :

— Tu les a trouvées enfin dans tes yeux les larmes pures et sans prix, celles de l'amour ! Me voici.

Et ils furent l'un à l'autre.

L'œuvre devait, d'abord, s'appeler *Les Lar-*